



RETROUVAILLES ET NOUVELLES
RENCONTRES
THEODOR PALEOLOGU

Theodor Paleologu vient d'être désigné ambassadeur de Roumanie au Danemark et en Islande. Il est également directeur de l'université d'été du European College of Liberal Arts de Berlin, où il a enseigné avec intermittence depuis 2002. Etudes: 1996–2001, élève de l'École Normale Supérieure. 1998–2001, doctorat en études politiques à l'École des hautes études en sciences sociales et à l'Université de Munich. 1992–1998, études de philosophie à Paris I Sorbonne (licence, maîtrise, DEA). Livres: *De la Karl Marx la stenogramme* (2005). *Sous l'œil du Grand Inquisiteur: Carl Schmitt et l'héritage de la théologie politique* (2004). – Adresse: Embassy of Romania, Strandagervej 27, 2900 Hellerup, Copenhagen, Danemark.

Mon séjour au Wissenschaftskolleg s'est inscrit d'emblée sous le signe des retrouvailles. En effet, j'avais fait la connaissance de Sorin Antohi il y a plus de vingt ans, lorsqu'il était encore un tout jeune savant qui attirait l'attention des grands vieillards des lettres roumaines. Mon père était l'un d'entre eux. Quant à moi, je devais avoir à peine huit ou neuf ans. Depuis, on s'était revu de manière sporadique sans approfondir l'échange intellectuel. Or, voilà que le calme accueillant du Kolleg a rendu possible ce que l'agitation bucarestoise avait empêché dans le passé. Ce que j'ai découvert chez Sorin Antohi est un humour extraordinaire jouant sur tous les registres du burlesque, du grinçant, du parodique et de l'ironique. J'ai rarement autant ri que pendant ces trois mois passés en sa compagnie et celle de sa charmante épouse. Ce qui n'empêche pas, naturellement, les discussions sérieuses. Bien au contraire.

Theodor Paleologu a été fellow de la Andrew W. Mellon Foundation au Wissenschaftskolleg zu Berlin.

Ce commerce quasi quotidien avec Sorin et Mona Antohi ne m'a pas entièrement consolé de l'absence d'Andrei Pleșu, qui m'avait d'ailleurs donné l'idée de postuler pour un fellowship au Wissenschaftskolleg. Accaparé par ses hautes responsabilités de conseiller du président Bănescu, Andrei Pleșu n'est plus venu à Berlin en mars et avril, comme il avait coutume de le faire dans le passé. Évidemment, qui mieux qu'un angélogue pouvait inculquer au nouveau président roumain l'art de la diplomatie, ce « jeu des anges », selon l'heureuse expression d'un théoricien du métier? Et qui mieux que lui pouvait jouer le rôle de l'ange déchu, du Méphistophèle qui corrompt le savant besogneux en l'attirant vers les allées du pouvoir? En effet, c'est à Andrei Pleșu que j'attribue en grande partie l'initiative de ma nomination au poste d'ambassadeur de Roumanie à Copenhague. Là, je pourrai suivre la trace de la « France secrète », puisque Léon Bloy y a passé quelques années. J'espère en tout cas que mon séjour sera plus heureux que le sien. Ce ne sera sans doute pas trop difficile, le grand défenseur du catholicisme français y ayant connu la même misère que dans toutes ses pérégrinations à la recherche de l'absolu.

Quant à l'absence de Pleșu, je ne la regrette pas seulement pour des raisons d'agrément personnel, mais encore à cause du dialogue qui aurait pu avoir lieu entre lui et Giorgio Agamben au sujet de ce que l'on pourrait appeler l'« angélogie politique ». En effet, nous nous souvenons tous du brillant rapprochement fait par le philosophe italien entre les anges et les bureaucrates. Je parlais tout à l'heure des liens entre théologie et diplomatie. Daniel Ménager leur a consacré un livre passionnant (*Diplomatie et théologie à la Renaissance*, Paris, PUF, 2001), et Talleyrand les a effleurés dans une de ses fameuses boutades, en disant que rien ne préparait mieux à la diplomatie que l'étude de la théologie. Mais il faudrait justement étendre le champ de l'« angélogie politique » vers d'autres aspects de la théorie moderne de l'État comme la genèse de la bureaucratie ou les nationalismes religieux (avec la double figure de l'ange exterminateur et de l'ange protecteur d'une nation).

Quoi qu'il en soit, les discussions avec Giorgio Agamben ont été pour moi parmi les moments les plus instructifs et les plus riches de mon séjour au Wissenschaftskolleg. Je connaissais, bien sûr, son livre sur l'état d'exception, qui est à mon sens un ouvrage visité par une sorte de génialité, l'un des meilleurs textes qu'il m'a été donné de lire sur Carl Schmitt. À strictement parler, ce n'est pas un livre sur Schmitt, mais un livre qui utilise Schmitt en allant au-delà de lui. L'érudition juridique d'Agamben, grand connaisseur du droit romain, y est utilisée et mise en valeur d'une manière tout à fait virtuose. J'attends donc avec impatience la parution de cette « théologie économique » à laquelle il a travaillé pendant son bref séjour berlinois. La conférence qu'il a donnée devant les fellows rassemblés m'a

donné une sorte d'avant-goût de ce que sera une contribution remarquable à la discussion autour de la théologie politique. Je me demande seulement si l'équivalent séculier de l'« oikonomia » divine ne serait pas plutôt représenté par le concept de « gouvernance » que par celui de « gouvernement ». Celui-ci est trop attaché à un exercice traditionnel, donc décisionniste et proprement politique, du pouvoir, tandis que la nouvelle « gouvernance », dont on nous rebat les oreilles, contient une prétention à la post-histoire apolitique. Autrement dit, l'« oikonomia » en tant que gouvernement reste liée au souverain qui décide en dernier ressort, alors que seule la notion de gouvernance permet de séparer théologie politique et théologie économique.

Fin connaisseur de Léon Bloy, Giorgio Agamben fut également le confident de mes recherches sur la France secrète. Je ne peux pas dire que j'aie fait d'énormes pas en avant dans la rédaction de mon livre à venir sur ce sujet, mais j'ai pu au moins mettre la main sur quelques raretés bibliographiques, grâce à l'exceptionnel service de la bibliothèque du Wissenschaftskolleg. De ce point de vue, en effet, mon fellowship de trois mois a été extrêmement fructueux. Cette accumulation de nouvelles impressions et rencontres, ce dévergondage de lectures et de discussions font que le séjour au Kolleg ne s'épuise pas dans le nombre de pages écrites. Il apparaît comme une sorte de réserve pour les années futures. Sur Léon Bloy j'ai rédigé un article intitulé « Der heutige pèlerin de l'absolu: Carl Schmitt et Léon Bloy ». Il s'agit surtout de la réception de Bloy dans l'œuvre de Schmitt et Jünger. Mes recherches ne se sont pourtant pas limitées à la figure de Léon Bloy. Je me suis intéressé aussi aux relations de celui-ci avec d'autres écrivains français que l'on pourrait subsumer sous la notion nietzschéenne de « France cachée »: Joris-Karl Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam et Arthur de Gobineau, qui appartient à une autre génération et surtout à une autre orientation « idéologique », mais dont la pensée entretient des liens complexes avec celle de Nietzsche.

Toujours dans l'ordre de la France secrète, je ne saurais oublier le petit réseau des francophones qui se sont découverts les uns les autres au fil des mois passés au Wissenschaftskolleg. À part, naturellement, mes compatriotes roumains (Anca Oroveanu, Silvia Marton, Mona et Sorin Antohi), il y a aussi, pour ainsi dire, les gens de la maison (Wolf Lepenies, Reinhart Meyer-Kalkus, Joachim Nettelbeck, Katharina Biegger) et les fellows heureux de converser en français (Scheherazade Hassan, Alois Hahn, Peter Utz, Gábor Betegh, Ottmar Ette, Dominik Perler). Il est tout à fait réconfortant de constater que nous existons encore dans le paysage académique globalisé.

Mais la découverte la plus étrange de mon stage au Wissenschaftskolleg fut celle de la « nouvelle Héloïse ». Je veux dire, bien sûr, de la princesse Aloisia, que j'ai épousée au cours de cette grande cérémonie burlesque célébrée par le rabbin Galit. Comme dirait nos amis d'outre-Atlantique : « still searching for my identity ... »